**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse
**Herausgeber:** La Croix-Rouge suisse
**Band:** 84 (1975)
**Heft:** 5

**Artikel:** Premières armes
**Autor:** M.S.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-683703

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Premières armes

7 mai 1975, 12 heures 30, sur un quai presque désert de la gare de Berne. Un convoi spécial, composé de plusieurs wagons-hôpital, vient de s'éloigner. Sur le perron, une dame impotente très âgée, un paralytique et une jeune infirme qu'entoure un petit groupe vêtu d'un uniforme peu connu en Suisse. Cape noire doublée de rouge et frappée à l'épaule d'une croix blanche à huit pointes, petite coiffe d'infirmière portant le même symbole en rouge, tablier blanc sur une blouse grise pour les femmes. Pour les hommes, uniforme du même gris; sur la poitrine, un écusson portant la même croix. Un étranger intrigué s'approche d'eux et s'informe poliment: *«Excusez-moi, n'appartenez-vous pas à l'Ordre de Malte? J'ai lu récemment un article à ce sujet dans le ‚Geographical Magazine' et j'ai reconnu votre insigne. Mais je ne l'avais jamais vu en action. Est-ce que vous faites ce travail depuis longtemps?»*

## Lourdes, première mise à l'épreuve

Il s'agissait en réalité de la fin de la première intervention du «Service hospitalier de l'Ordre de Malte en Suisse» (SHOMS), œuvre récemment créée par l'Association helvétique de l'Ordre de Malte. Après quelques mois de préparation et de formation en premiers secours et en soins élémentaires, un petit noyau de premiers membres du SHOMS – tous jeunes volontaires – venait de se joindre au traditionnel pèlerinage annuel de l'Ordre à Lourdes.

Encore trop modeste pour former un groupe à lui tout seul, le SHOMS bénéficiait de l'appui de son homologue autrichien qui avait soutenu ses débuts, mais il constituait bien pour la première fois cette année une délégation en soi, avec neuf soignants (cinq Suisses alémaniques et 4 Romands) et sept malades. Pour des raisons pratiques cependant, il s'était intégré au Service hospitalier autrichien de l'Ordre.

Quoi qu'on puisse penser de Lourdes et quelles que soient les convictions personnelles de chacun, accompagner dans ces conditions un train de malades est une expérience extraordinaire. Dans le groupe suisse, protestants aussi bien que catholiques étaient unanimes: *«C'est formidable, nous reviendrons l'année prochaine!»* Et pourtant, les cinq jours du pèlerinage ont été épuisants. Le long voyage en train d'abord, dans des conditions assez éprouvantes, surtout pour de grands malades dont on se demande comment certains peuvent supporter le supplice que doit être pour eux les secousses du wagon. Bien qu'on s'y attende et qu'on ait essayé de s'y préparer moralement, il faut reconnaître que l'on subit un choc lorsqu'on pénètre pour la première fois dans le «wagon-lazaret».

Tout au long de chaque paroi, deux rangées d'étroites couchettes superposées; une autre rangée au milieu. Entre elles, des couloirs où l'on se croise à peine. Et il faut soigner, laver, nourrir les patients dans ces conditions, de jour comme de nuit.

Un exemple: un médecin, une infirmière, deux aides se penchent sur une femme livide, à qui l'on a fait un goutte à goutte. Le bas de son dos, que l'on est en train de panser, est un spectacle affreux: deux plaies immenses, l'une d'où la chair boursoufflée ressort en tumescence, l'autre creusée jusqu'à l'os. *«Un décubitus pas soigné... Mais c'est la troisième fois qu'elle fait le pèlerinage, depuis Vienne: deux jours et demi de voyage...»*

Si grave ou si douloureux que soit leur état, jamais ces malades ne songent à se plaindre.

Dans les autres wagons, sauf dans les compartiments réservés à la pharmacie, à la cuisine et au dépôt de matériel, les moins gravement atteints sont installés sur les couchettes usuelles. Les plus valides aident les paralysés pour soulager la tâche des jeunes bénévoles qui les assistent. Ils continueront à le faire une fois arrivés à Lourdes.

Les équipes – Suisses et Autrichiens mélangés – sont placées, en ce qui concerne les soins, sous la responsabilité d'un médecin, aidé d'une étudiante en médecine et de deux infirmières diplômées. Le reste est composé de non-professionnels ayant suivi une formation plus ou moins poussée. Certains sont là pour la troisième ou la quatrième fois et font bénéficier les novices de leur expérience. L'ambiance est extraordinairement sympathique. Age, famille, profession, plus rien n'a d'importance: tout le monde se tutoie et s'appelle par son prénom, patients y compris. *«Nos seigneurs les malades»,* dit l'Ordre. Peut-être, mais sûrement *«nos amis les malades»*. On ressent une impression de parfaite égalité, de réelle fraternité très simple et très naturelle, qui ne fera que croître tout au long des cinq jours passés ensemble.

Une gaieté frappante règne dans les deux grandes salles de l'Hôpital des Douleurs réservées aux Autrichiens et aux Suisses. Débordés de travail, les jeunes soignants trouvent pourtant toujours une minute pour plaisanter avec leurs malades dans de grands éclats de rire bienfaisants. Et les patients ne craignent pas de se moquer à l'occasion gentiment de l'inexpérience de leurs «infirmières» tout en leur expliquant comment procéder ou de rire les premiers d'une étourderie, comme de vouloir retrouver à tout prix la deuxième chaussette d'un unijambiste!

Où sont le calme et le silence habituels des établissements pour malades? Un va-et-vient incessant, une rumeur affairée, des interpellations perpétuelles: *«Un homme, un homme pour m'aider à remonter mon paralytique qui va tomber! Vite, apporte-moi une cuvette! Attention, laisse passer le fauteuil roulant! Qui n'a encore rien eu à manger? Donne-moi des coussins, une couverture supplémentaire! Ça y est, tu peux partir avec ton chariot...»*

Et cela ne cesse pas, de six heures du matin à passées neuf heures du soir, sans parler des équipes qui assurent la garde de nuit. Les soignants ne s'arrêtent que pour avaler rapidement leur repas. Sinon tout leur temps est consacré aux malades. Aux jeunes gens sont réservées en principe les tâches exigeant de la force (transporter, soulever les malades), aux jeunes filles plutôt les soins proprement dits. Mais dans la bousculade, chacun fait un peu de tout. Il faudrait être plus nombreux, au moins une personne par malade.

Matin et après-midi, les patients lavés, soignés, nourris, sont emmenés vers l'enceinte de la Grotte en longues files de chariots recouverts d'un drapeau de l'Ordre. Dans les ruelles en pente de Lourdes, au milieu de la foule des pèlerins et des touristes, ce n'est pas une mince affaire que de tirer ou de retenir ces lourds véhicules. Mais qu'une jeune fille seule commence à peiner pour remonter vers son hôpital un infirme obèse, immédiatement un brancardier, un pèlerin anonyme se précipite

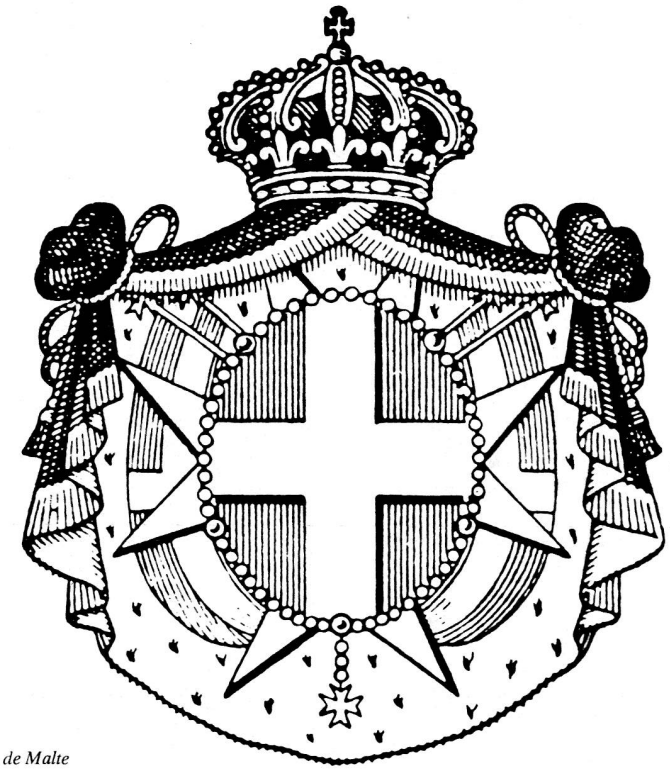
pour pousser à la roue. L'entraide est spontanée et internationale.
Devant la Grotte, sur la Prairie qui lui fait face sur l'autre rive du Gave, sur l'Esplanade ou dans l'immense Basilique souterraine, l'atmosphère sereine et recueillie contraste avec le grouillement à l'extérieur de l'Enceinte. Dans leurs chariots ou sur leurs brancards bien alignés, les malades participent avec ferveur aux cérémonies religieuses, aux messes, aux processions, aux bénédictions. Malgré le froid, ils subissent sans plainte la longue attente jusqu'au moment où l'ostensoir passe devant eux, totalement absorbés par leur foi et leur espérance. Même sans attendre absolument la guérison, ils y puisent très évidemment des forces.
Les jeunes assistants bénévoles ne suivent en fait qu'à demi les cérémonies, trop occupés à donner à boire, recouvrir chaudement, installer plus confortablement, remonter les capotes des chariots à la première goutte de pluie, les redescendre deux minutes après pour permettre aux malades des dernières rangées de voir quelque chose du spectacle, ou courir à la recherche du médecin pour un malade pris de malaise. Parfois, en plein parvis, dans un grand envol de tissu noir, l'un ou l'autre des soignants, qui est Chevalier de Malte, passe rapidement sa «coule» (habit d'église) par-dessus son uniforme de travail et se hâte de rejoindre le groupe de ses confrères se rendant dignement à la Procession du Saint-Sacrement.
Les dévotions terminées, reste une part du voyage à laquelle les malades attachent beaucoup d'importance: l'achat d'innombrables cartes postales et de souvenirs. Là encore, les jeunes sont à la disposition des patients pour les amener dans les boutiques, même s'ils le font parfois à contre-cœur. Car comment ne pas éprouver de colère devant le scandale de ce commerce de bondieuseries et l'exploitation souvent éhontée de la naïveté de certains de ces pauvres patients, à qui l'on demande des sommes exorbitantes pour de pieuses horreurs? A moins d'être sidéré par l'imagination des fabricants qui mettent vraiment la Vierge «à toutes les sauces», si l'on ose dire... Que vous cherchiez un thermomètre de bain en forme de Madone ou une pendule dont le traditionnel coucou a été remplacé par une statuette de la Mère de Dieu chantant «Ave Maria», n'ayez crainte, vous le trouverez!
Mais comment, d'autre part, ne pas être ému par la fierté avec laquelle une infirme offre à l'un des organisateurs, en témoignage de reconnaissance, une statuette illuminée de toutes les couleurs? Etre au service des malades, quelles que soient les opinions personnelles...

## «Donnez et vous recevrez»

Les cinq jours du pèlerinage passent sans qu'on s'en aperçoive, en dépit de la fatigue. On se retrouve tout à coup dans un wagon qui roule à toute vitesse entre Lausanne et Berne, en train de dire au-revoir à tous «ses» malades, d'échanger des adresses, des promesses de s'écrire, de se revoir, de se retrouver l'an prochain. On embrasse les patients qui ne trouvent pas de meilleure manière de remercier que de répéter: *«Porte-toi bien, reste en bonne santé!»* Eux qui l'on perdue, qui en connaissent le prix... Certains savent bien qu'ils ne seront probablement plus là l'an prochain. Ils sourient quand même. Ce sont eux qui, malgré les apparences, ont le plus donné. En se consacrant à eux, les soignants ont reçu d'eux bien davantage que ce qu'ils pouvaient leur offrir. Echange invisible. Ne serait-ce que pour cela, le voyage en valait la peine.

## Un effort à poursuivre, à développer

Aujourd'hui, le pèlerinage de Lourdes n'est plus qu'un souvenir. Mais le SHOMS ne veut pas s'en contenter. Un «service des visites» est en train de se constituer. Un hôpital de Zurich (celui de la «Schweizerischen Pflegerinnenschule») a accepté d'accueillir les jeunes bénévoles qui désirent consacrer une partie de leurs dimanches à des personnes âgées. Et le mouvement, après une période d'essai, doit s'étendre à toute la Suisse.
On pourrait certes se le demander: le SHOMS – abstraction faite de sa motivation chrétienne – ne serait-il pas simplement une organisation d'entraide de plus, dans notre pays qui n'en manque pas? Et ne risque-t-il pas d'entrer en concurrence avec d'autres institutions pratiquant le bénévolat? Entre autres, n'empiète-t-il pas sur le domaine de la Croix-Rouge, qui travaille avec des assistants bénévoles depuis des années?
Il faut cependant admettre que les bonnes volontés ne sont jamais trop nombreuses. Car, si l'on rencontre par exemple facilement durant la semaine des auxiliaires-hospitalières dans les établissements pour malades, les dimanches restent pour bien des patients des journées de solitude et c'est là qu'on a besoin de jeunes disponibles. Il ne s'agit donc nullement de se faire concurrence, mais de travailler ensemble à un même but. La Croix-Rouge suisse et le SHOMS l'ont d'ailleurs bien compris et ont déjà commencé à collaborer. La Croix-Rouge a offert de généreuses contributions pour les repas des pèlerins de Lourdes. Et, de leur côté, les membres du SHOMS encore inexperts en soins élémentaires ont bien l'intention de suivre les cours de la Croix-Rouge pour acquérir la formation indispensable. Pour, ensemble, secourir l'humanité souffrante, sans «aucune distinction de nationalité, de race, de religion, de condition sociale et d'appartenance politique». M. S.



*Armes de l'Ordre de Malte*